

Kepler-452 <sup>Bologna</sup>

*Il Capitale. Un libro che  
ancora non abbiamo letto*

theatre

Théâtre Les Tanneurs

Italian → FR, NL, EN | 1h40

**THÉÂTRE  
LES TANNEURS**

MAISON D'ARTISTES & FABRIQUE DE THÉÂTRE

**KUNSTENFESTIVAL DES ARTS  
KUNSTENFESTIVAL DES ARTS  
KUNSTENFESTIVAL DES ARTS**

Presentation: Kunstenfestivaldesarts, Théâtre Les Tanneurs

A project by: Kepler-452 | Dramaturgy and direction: Enrico Baraldi, Nicola Borghesi | With: Nicola Borghesi, Tiziana De Biasio, Felice Ieraci, Francesco Iorio – GKN Workers Factory Collective | With the participation of: Dario Salvetti | Lights and scenic space: Vincent Longuemare | Sound design: Alberto Bebo Guidetti | Videos and documentation: Chiara Caliò | Technical-scientific advice on *Das Kapital* by Karl Marx: Giovanni Zanotti | Director's assistant: Roberta Gabriele | Stage hand: Andrea Bovaia | Light and video technician: Giuseppe Tomasi | Sound technician: Francesco Vacca | Set and props realised in the Workshop of ERT | Workshop responsible and head carpenter: Gioacchino Gramolini | Set decorators: Ludovica Sitti with Sarah Menichini, Benedetta Monetti, Rebecca Zavattoni | Iconographic research and poster image: Letizia Calori | Photo: Luca Del Pia

Production: Emilia Romagna Teatro ERT/Teatro Nazionale Italy

Thanks to: Stefano Breda and Cantiere Camilo Cienfuegos in Campi Bisenzio

Performances in Brussels with the support of the Istituto Italiano di Cultura in Brussels and the Italian Ministry of Culture

31.05

20:30

01.06

18:00

02.06

20:30

+ AFTERTALK

03.06

20:30

NOTES SUR IL CAPITALE.  
UN LIBRO CHE ANCORA NON ABBIAMO LETTO

FR

Il y a quelque temps, à la fin du premier confinement, nous nous sommes fait une promesse mutuelle en tant que Kepler-452 : nous nous sommes juré·es de ne pas oublier ce qui s'est passé, de ne pas participer au redémarrage insouciant du pays qui efface tout ce que nous avons vu et vécu au cours de cette période étrange. Lorsque la situation s'est apaisée, tant sur scène que dans le public, il nous restait une promesse à tenir : nous nous étions engagé·es à mener une enquête sur les conséquences de la pandémie, dès la levée de l'interdiction des licenciements à l'été 2021. C'est dans ce contexte que l'envie nous a pris de nous attaquer de front au *Capital* de Karl Marx, ce qui pouvait sembler effrayant de prime abord, mais nous nous disions depuis longtemps qu'il ne fallait pas nous laisser intimider par les classiques, qu'il fallait à tout prix essayer de leur faire parler notre langage, à savoir celui d'un présent absurde et tordu. En fait, c'est cette étrange combinaison entre la vague de licenciements pandémiques et la lecture du *Capital* de Marx qui nous a fait penser qu'il fallait sortir de nos zones de confort habituelles et qui nous a fait terrir pile-poil devant la garnison permanente de la GKN à Campi Bisenzio.

[...]

En plein cœur de l'Italie, il y a une zone industrielle. Elle ne requiert pas beaucoup d'imagination : c'est une zone industrielle comme tant d'autres.

Dans cette zone industrielle, il y a une usine, rien qu'un grand hangar suspendu entre le brouillard et le vent puissant qui balaie la plaine.

Quelqu'un l'a posé là et il y est. Comme presque partout sur terre, personne ne pense à ce hangar, personne ne s'en souvient, sauf ceux qui y vont tous les jours et toutes les nuits. Non seulement iels y pensent, mais y aller fait partie de leur vie, une bonne partie de leur vie, c'est le moins qu'on puisse dire.

Là, sous ce hangar, vous trouverez des machines qui fabriquent des arbres d'essieu, une pièce automobile qui relie le moteur aux roues. Les machines portent des noms tels que : fraiseuse, indicateur de débit ou de flux (Roto-Flo™), tour, cellule semi-automatique, chauffage, unité thermique et autres noms que nous ne connaissons pas.

Dans cette usine, tout le monde a un surnom, tout le monde a quelque chose.

N. a soixante ans, il est molisan, petit et maigre. Quand il est allé donner du sang, rien n'est sorti. La première fois qu'on le rencontre, au poste de garde, il se lève et dit, du haut de sa petitesse : « Tant que je suis là, personne ne peut passer. » Et nous le croyons. Il a deux voitures de collection, des Cinquecento : l'une rouge, l'autre noire.

S. raconte : au début, mon fils cadet ne comprenait pas, mais maintenant, chaque fois que je pars travailler la nuit, il me dit « bonne garde, papa ».

T., qui était femme de ménage, raconte que lorsqu'elle s'est rendue à l'agence pour l'emploi, tout le monde était jeune, très jeune, tout juste sorti·e de l'université. Tous·tes savaient utiliser un logiciel de gestion dont elle ignorait jusqu'au nom. Elle s'est donc sentie ridicule, à son âge, au milieu de toutes ces jeunes personnes plus compétentes qu'elle. Quelle stupidité de ma part, dit-elle. Je ne peux pas m'empêcher de penser que tout cela est stupide.

F. était heureux avec son travail. Il a perdu ses parents à l'âge de treize ans et dit qu'une fois qu'on est orphelin, on le reste toujours, même quand on a quarante ans. Il dit que l'usine est sa famille, que s'il a un problème, il sait que la personne qui se trouve à ses côtés à la chaîne de montage lui donnera des conseils. L'idée qu'une famille puisse fermer à un moment donné est impensable ; les familles peuvent mourir, mais qu'elles puissent fermer, nous n'y avons jamais pensé.

[...]

Nous avons franchi les portes de la GKN, nous avons commencé à poser des questions (et au début, on nous a pris pour des agents des forces de l'ordre, de la DIGOS – la Division des Investigations Générales et Opérations Spéciales). Sous les tentes de la garnison, nous feuilletions de temps à autre des pages de Marx. Ainsi, nous avons recueilli de multiples récits de travailleur·ses menacé·es de licenciement. Nous ne pouvions nous empêcher de penser que c'est ainsi que fonctionne le marché : des usines ouvrent, des usines ferment, le marché se déplace. Nous n'y pouvons rien, nous en sommes désolés. Il y avait donc un autre fossé à combler, et cette fois, il s'agissait d'un fossé intérieur causé par le pouvoir inéluctable du capitalisme, par le sentiment que « l'histoire a déjà été écrite », qu'« il n'y a pas d'alternative », ce qui rend la bataille d'un groupe de travailleur·ses

passéiste, résiduelle et de tellement XX<sup>e</sup> siècle. Le théâtre peut-il porter un récit différent ? La présence de ces travailleur·ses sur le plateau peut-elle témoigner de la vitalité d'un discours politique et humain qui ne connaît pas de date de péremption ?

Les récits de Tiziana, Felice et Iorio ne sont que trois exemples qui montrent à quel point les huit heures « d'un salaire journalier équitable » ne sont pas ressenties, comme le voudrait le *Capital*, comme un temps hors et au-delà de la vie ; mais au contraire, il s'agit de temps retiré à la vie. Ces trois personnes sont, comme d'autres, des expert·es involontaires de la théorie des mille deux cents pages de Marx. Iels sont la preuve vivante qu'outre des pertes d'emploi, des délocalisations et du chômage généralisé, une vérité sombre et inavouée nous guette : en proie à la crise du capitalisme, le travail dépouillé de ses droits et la quête effrénée du profit sont capables d'entraîner l'existence humaine dans une spirale de plus en plus infernale qui la réduit à une substance individuelle solitaire, sans but, vide et sans valeur. Et cela passe sous silence parce que nous acceptons cette détérioration depuis bien trop longtemps. [...]

Le thème central de ce spectacle, et peut-être aussi de l'œuvre de Marx, est le temps. Par une étrange alchimie, dans les limites de la garnison permanente de GKN, le temps est libéré de l'agitation de l'usine et de ses cadences de production. Entre les structures extensibles et l'usine en suspens, nous avançons, les travailleur·ses et nous-mêmes, et nous pouvons très clairement voir se dresser ce que nous avons négligé pendant toutes ces années : la façon dont nous utilisons notre temps.

Kepler-452

Kepler-452 a été fondée en 2015 à Bologne, par Nicola Borghesi, Enrico Baraldi, Paola Aiello et, pour l'organisation, par Michela Buscema et depuis 2021, Roberta Gabriele. Depuis sa création, la compagnie cultive une ambition, une envie, une urgence : ouvrir les portes des salles de spectacle, sortir, observer, à travers le prisme de la scène, ce qui se passe dehors. Leur conviction inébranlable est que la réalité possède une force dramaturgique autonome, qui ne demande qu'à s'organiser sur scène. Les formats théâtraux créés par Kepler-452 vont de l'implication sur scène de non-professionnels (ou d'« acteurs du monde », comme ils préfèrent les appeler) sur la base de leurs biographies, à des reportages théâtraux qui transforment des enquêtes sur la réalité en moments performatifs, en passant par la création de parcours audioguidés et d'autres dispositifs d'interaction avec l'espace urbain. En 2014, la compagnie créait le Festival 20 30 qui, depuis, a réuni sur scène des centaines de personnes de moins de 30 ans pour tenter d'esquisser une fresque générationnelle.

TOELICHTING OVER IL CAPITALE.  
UN LIBRO CHE ANCORA NON ABBIAMO LETTO

NL

Enige tijd geleden, aan het einde van de eerste lockdown, gingen we als Kepler-452 een belofte aan met onszelf, namelijk dat we niet zouden vergeten wat er gebeurd was, dat we niet zouden meegaan in een zorgeloze doorstart van het land en zomaar zouden vergeten wat we in die vreemde periode hadden meegemaakt. Toen de situatie zowel op het podium als bij het publiek weer normaliseerde, hadden we dus nog een belofte na te komen: we wilden de nasleep van de pandemie onderzoeken, te beginnen met het moment waarop in de zomer van 2021 het verbod op ontslagen werd opgeheven. In die context wilden we absoluut *Het Kapitaal* van Karl Marx onder handen nemen. Dat klonk in eerste instantie beangstigend, maar we hielden onszelf ook al heel lang voor dat we niet bang hoeven te zijn voor de klassiekers, dat we zo goed mogelijk moesten proberen die onze taal te laten spreken, namelijk die van een absurd en complex heden. Die vreemde combinatie tussen de ontslaggolf tijdens de pandemie enerzijds en het lezen van *Marx' Kapitaal* anderzijds deed ons bedenken dat we verder moesten kijken dan onze gebruikelijke omgeving, en dat bracht ons bij de permanente bezetting van de GKN-fabriek in Campi Bisenzio.

[...]

In het midden van Italië ligt een industriegebied. Het vergt niet veel verbeelding: het is een industriegebied net zoals ieder ander.

In dat industriegebied staat een fabriek, gewoon een grote loods, verloren in de vlakke, in de mist en blootgesteld aan felle wind.

Iemand heeft die daar neergezet, en daar staat ze. Zoals voor bijna iedere plek op aarde, denkt niemand aan die loods, niemand herinnert zich haar, behalve zij die er elke dag en elke nacht naartoe gaan. Zij denken er niet alleen aan, maar ernaartoe gaan is hun leven, of toch een flink stuk van hun leven.

Daar, onder die loods, staan machines die assen maken, auto-onderdelen, die de motor verbinden met de wielen. De machines hebben namen als: freesmachine, draaibank, halfautomatische cel, verwarmingseenheid, *rotofflò* en andere onbekende namen.

In deze fabriek heeft iedereen een bijnaam, heeft iedereen iets.

N. is zestig, hij is klein, mager en komt uit Molise. Toen hij bloed ging geven, kwam er haast niets uit. De eerste keer dat we hem ontmoeten, bij de wachtpost, staat hij op, zo klein als hij is, en zegt: zolang ik hier ben, komt er niemand doorheen. En wij geloven hem. Hij heeft twee oude Cinquecento's: een rode en een zwarte.

S. vertelt: eerst begreep mijn jongste zoon er niets van, nu zegt hij elke keer als ik naar buiten ga om de nachtshift voor mijn rekening te nemen: goede wacht, pappa.

T., die schoonmaakster was, zegt dat toen ze naar het arbeidsbureau ging, iedereen jonger was dan zij, piepjong, net van de universiteit. Ze wisten allemaal hoe ze managementsoftware moesten gebruiken waarvan zij de naam niet eens kende. Dus dacht ze dat ze belachelijk was, op haar leeftijd, daar tussen al die jong mensen die slimmer zijn dan zij. Hoe stom van me, zegt ze.

F. zette graag stukken in elkaar. Hij verloor zijn ouders toen hij dertien was en zegt dat als je eenmaal een wees bent, je dat altijd blijft, zelfs als je veertig bent. Hij zegt dat de fabriek zijn familie is, dat als hij een probleem had, hij wist dat de collega met wie hij stukken in elkaar zette hem goede raad zou geven. Het idee dat een familie op een bepaald moment zou kunnen sluiten, is onvoorstelbaar. Want families kunnen sterven, maar dat ze kunnen sluiten, daar hebben we nooit aan gedacht.

[...]

We liepen door de poorten van GKN, begonnen vragen te stellen (waarbij we aanvankelijk werden aangezien voor agenten van de DIGOS-antiterreurbrigade) bladerden door Marx' boek in de tenten van de bezetters. We hoorden vele verhalen van arbeiders die met ontslag werden bedreigd. Eén gedachte ging voortdurend door ons hoofd: "zo werkt de markt nu eenmaal." Fabrieken openen, fabrieken sluiten, de markt evolueert. We kunnen er niets aan doen, het spijt ons. Er viel dus weer een andere kloof te dichten, en dit keer een innerlijke, veroorzaakt door het gevoel van de onvermijdelijkheid van het kapitalisme, door het gevoel dat "de geschiedenis al geschreven is," dat "there is no alternative," wat de strijd van een groep arbeiders achterhaald maakte, een relict, iets typisch voor de twintigste eeuw. Kan theater een ander verhaal laten horen? Kan de aanwezigheid van deze arbeiders op het toneel getuigen



van de vitaliteit van een politiek en menselijk discours dat allesbehalve uit de tijd of overtijd is?

De verhalen van Tiziana, Felice en Iorio zijn slechts drie voorbeelden van hoe de acht uur per dag werktijd “verkocht tegen een juiste prijs” geen tijd is buiten het leven, zoals *Het Kapitaal* het stelt, maar dat die tijd deel uitmaakt van het leven. Deze drie mensen zijn, net als vele anderen, onbewuste kenners van Marx’ twaalfhonderd pagina’s lange theoretische uiteenzetting. Zij zijn het levende bewijs dat er, naast banenverlies, delokalisatie en wijdverbreide werkloosheid ook een veel ergere dreiging bestaat, waarover met geen woord wordt gerept: namelijk dat in een fase waarin het kapitalisme in crisis verkeert, de arbeid van zijn rechten wordt beroofd en het ongebreidelde winstbejag het menselijk bestaan in een onophoudelijke neerwaartse spiraal mee kan sleuren, dat bestaan wordt herleid tot een individueel, eenzaam, doelloos, leeg, waardeloos iets. En er wordt met geen woord over gerept omdat we deze achteruitgang met z’n allen al veel te lang gewillig ondergaan.

[...]

Het centrale thema van deze voorstelling, en misschien ook wel van Marx’ werk, is de tijd. In de permanente bezetting van GKN is de tijd dankzij een vreemde alchemie bevrijd van de productiedruk, van het aantal stukken dat in een bepaalde tijd gemaakt moet worden. Tussen die tenten en die slapende fabriek worden de arbeiders en wij die ons daar wagen ons bewust van iets wat we vele jaren uit het oog waren verloren: de manier waarop we onze tijd gebruiken.

Kepler-452

Kepler-452 is een theatergezelschap dat in 2015 in Bologna werd opgericht door Nicola Borghesi, Enrico Baraldi, Paola Aiello en, voor het organisatorische gedeelte, eerst Michela Buscema, en vanaf 2021 Roberta Gabriele. Sinds de oprichting heeft het gezelschap een ambitie, een verlangen, een urgentie gekweekt: de deuren van de theaters openen, naar buiten gaan, door de lens van de scène observeren wat zich buiten bevindt, in de overtuiging dat de werkelijkheid een autonome dramaturgische kracht heeft, die erop wacht om op de scène gebracht te worden. De theatrale formats van Kepler-452 variëren van het betrekken van niet-professionals (of “wereldacteurs”, zoals wij ze liever noemen) op de scène op basis van hun eigen biografieën; tot theatrale reportages die het onderzoek van de werkelijkheid omzetten in performatieve momenten; tot de creatie van audioroutes en andere middelen voor interactie met de stedelijke ruimte; en de realisatie van het Festival 20 30 dat sinds 2014 enkele honderden jongeren onder de 30 jaar op de scène brengt in een poging een generatiefresco in kaart te brengen.

NOTES ON IL CAPITALE.  
UN LIBRO CHE ANCORA NON ABBIAMO LETTO

EN

Some time ago, at the end of the first lockdown, we as Kepler-452 made a mutual promise: we swore that we would not forget what had happened, that we would not partake in the carefree reboot of the country by erasing what we had witnessed during that strange time. When the situation eased both on stage and in the audience, we still had a promise to keep: we were committed to investigating the aftermath of the pandemic, starting from when the ban on layoffs was lifted in the Summer of 2021. It was in this context that the hankering hit us and we decided to tackle Karl Marx's *Capital* head-on, which sounded frightening at first but we had been telling ourselves for a long time that we should not shy away from the classics, that we should by all means try to make them speak our language, which is that of an absurd and twisted present. In fact, it was this strange combination between the wave of pandemic layoffs and the reading of Marx's *Capital* that made us think that we had to push beyond our customary orbits and this landed us smack in front of the GKN's permanent garrison in Campi Bisenzio.  
[...]

Smack in the middle of Italy there is an industrial area. It does not require much imagination: it is an industrial area, just like many others.

In this industrial area there is an industrial plant, nothing but a big shed suspended between the fog and the strong wind of the plain.

Someone put it there, and there it stands. Like almost every place on earth, no one thinks about that shed, no one remembers it, except those who go there every day and every night. Not only do they think about it, going there is a part of their life, a pretty good chunk of it to say the least.

There, underneath that shed, you will find machines that make axle shafts, a car part that connects the engine to the wheels. The machines have names like: milling machine, rotolò, lathe, semi-automatic cell, heater, thermal unit and other names we don't know.

In this factory everyone has a nickname, everyone has something.

N. is sixty years old, he's small and Molisian, skinny, when he went to donate blood, nothing came out. The first time we meet him, at the guard station, he stands up in

all his tininess and says, as long as I'm here, nobody can come through. And we, we believe him. He has two vintage Cinquecento cars: one red, one black.

S. says: at first my youngest son didn't understand, now every time I go out to work the night shift he tells me good guard, dad.

T. who used to be a cleaner, says when she went to the employment center everyone was younger, very young, just out of college. They all knew how to use management software that she doesn't even know what it's called. So she thought she was being ridiculous, at her age, there among all those younger people who were better than her. How stupid of me, she says. I can't help but think how this whole thing is stupid.

F. was happy to do the work. He lost his parents when he was thirteen, and he says that once you're an orphan you're always an orphan, even when you are forty. He says his family is the factory, that if he had a problem he knew that the one person on the assembly line with him would give him advice. The idea that a family can shut down at some point is incredible. Because families can die, but that they could shut down, we never thought of that.

[...]

We walked through GKN's gates, started asking questions (and were initially mistaken for DIGOS –General Investigations and Special Operations Division), now and then leafing through pages of Marx while under the garrison's tents. We collected many stories of workers facing the threat of redundancy. We couldn't help but think: this is just how the market works. Factories open, factories close, the market shifts. There's nothing we can do about it, we're sorry. So there was another rift to mend and this time it was an inner one caused by the inescapable power of capitalism, by the feeling that "history has already been written", that "there is no alternative", therefore turning the battle of a group of workers into something passé, residual and oh-so-twentieth-century. Can theater provide a different narrative? Could the onstage presence of these workers bear witness to the vitality of a political and human discourse that knows no expiration date?

The stories of Tiziana, Felice and Iorio are just three examples of how the eight hours of "a fair day's wages" are not felt, as *The Capital* would have it, like time outside and beyond life; on the contrary, it is time taken away from

it. The three are, like others, unwitting experts of Marx's one thousand and two hundred page theory. They are living proof of how, in addition to job losses, relocations and widespread unemployment, there is a dark, unspoken truth lurking in our midst: in the grip of capitalism's crisis, labor deprived of its rights and the unbridled quest for profits are able to drag human existence into an ever-worsening spiral in which it is forced into becoming nothing but a solitary, purposeless, empty, worthless, individual substance. And there is no mention of this because we have been willingly accepting this deterioration for far too long.

[...]

The central theme of this performance, and perhaps also of Marx's work, is time. Due to some odd alchemy, within the confines of GKN's permanent garrison time is freed from the hustle and bustle of the factory and its production rates. Rising between the tensile structures and dormant factory, moving forward we, workers and us alike, can see quite clearly what we had been overlooking all these years: the way we use our time.

Kepler-452

BIO

Kepler-452 was founded in 2015 in Bologna by Nicola Borghe-  
si, Enrico Baraldi, Paola Aiello and, for the organization, by  
Michela Buscema first and then from 2021, by Roberta Gabri-  
ele. Since its inception, the company has cultivated an ambi-  
tion, a desire, an urgency: to open the doors of the theaters, to  
go out, to observe, through the lens of the scene, what is out-  
side, in the unshakable belief that reality has an autonomous  
dramaturgical force, just waiting to be organized on stage.  
The theatrical formats created by Kepler-452 range from the  
involvement on stage of non-professionals (or world-actors,  
as we prefer to call them) on the basis of their biographies,  
to theatrical reportages that transform investigations of the  
reality into performative moments, to the creation of audio-  
guided itineraries and other devices for interacting with ur-  
ban space, up to the creation of the 20 30 Festival which,  
starting from 2014, brought hundreds of under 30s to the  
stage in an attempt to trace a generational fresco.

# Reading club

Les Brigittines

EN

Free participation, limited capacity  
registration required via [kfda.be](http://kfda.be)

13.05

16:00—18:00

27.05

16:00—18:00

03.06

16:00—18:00

- FR Chaque samedi après-midi, le centre du festival accueille un club de lecture autour du livre *We Want Everything* (1971) de l'auteur italien Nanni Balestrini. Ce chef-d'œuvre littéraire raconte la vague de grèves de 1969 et interroge l'obsession moderne de la productivité. Quatre réunions guideront les participant-es à travers une lecture collective et tisseront des liens avec certains projets artistiques du festival (Amol K Patil, Midori Kurata, Dana Michel, Kepler-452). La participation est gratuite, l'inscription via le site web est obligatoire.
- NL Elke zaterdagmiddag organiseren we in het Festivalcentrum een leesclub rond het boek *We Want Everything* uit 1971 van de Italiaanse auteur Nanni Balestrini. Dit literaire meesterwerk verhaalt over de stakingsgolf van 1969 en stelt de moderne obsessie met productiviteit ter discussie. In vier bijeenkomsten worden deelnemers begeleid bij de collectieve lezing, en worden linken gelegd met enkele van de festivalprojecten (Amol K Patil, Midori Kurata, Dana Michel, Kepler-452). Deelname is gratis, registreren via de website verplicht.
- EN Every Saturday afternoon, the Festival Centre hosts a reading club on the 1971 book *We Want Everything*, by Italian author Nanni Balestrini. This literary masterpiece recounts the 1969 strike wave and questions the modern obsession with productivity. In four meetings, participants will be guided through the collective reading, and links will be made with some of the festival projects (Amol K Patil, Midori Kurata, Dana Michel, Kepler-542). Participation is free, registration required via the website.

À voir aussi au Kunstenfestivaldesarts / Ook te zien op  
Kunstenfestivaldesarts / Also at Kunstenfestivaldesarts

Fabrizio Terranova

*Isabelle Stengers, Fabriquer de l'espoir au bord du gouffre*

CINEMA GALERIES

28.05, 20:00

29.05, 22:00

30.05, 21:00 + AFTERTALK

31.05, 18:00

01.06, 22:00

Victoria Lomasko

*Five Steps*

LES BRIGITTINES

30.05, 18:00

31.05, 18:00

02.06, 18:00

03.06, 16:00

Amanda Piña

*EXÓTICA*

THÉÂTRE ROYAL DES GALERIES

01.06, 20:15

02.06, 20:15 + AFTERTALK

03.06, 18:00

Closing Night

THÉÂTRE NATIONAL

03.06, 23:00



RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE  
BRUSSELS HOOFDSTEDELIJK GEWEST



loterie nationale

nationale loterij

visit.brussels

LVMH



LE SOIR

De Standaard



BRUZZ

## Centredufestivalcentrum

Les Brigittines

Petite rue des Brigittines 1 Korte Brigittinenstraat

1000 Bruxelles/Brussel

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfda.be

Bar and resto

Open every day, from 18:00

Parties

03.06, Closing night (Théâtre National)

+ Concert & Party every Friday & Saturday

Billetterie/Ticketbureau/Box office

11.05 — 03.06

Every day, 12:00 — 20:00

En ligne/Online

[www.kfda.be/tickets](http://www.kfda.be/tickets)

kfda.be

facebook

@kunstenfestivaldesarts

instagram

@kunstenfestivaldesarts

tiktok

@kunstenfestivaldesarts

twitter

@KFDABrussels

newsletter

[kfda.be/newsletter](http://kfda.be/newsletter)

#KFDA23

E.R. / V.U.

Frederik Verrote, Kunstenfestivaldesarts

Quai du Commerce 18 Handelskaai

1000 Bruxelles/Brussel